

# Vieillesse kafkaïennes dans des récits du XXème siècle :

## le vieillir en inquiétante métamorphose chez Svevo, Zweig, Beckett et Chevillard \*

par Emmeline CÉRON \*\*

L'augmentation de l'espérance de vie, l'évolution des sciences médicales et l'essor des sciences psychologiques au cours du XIXème siècle, et de manière plus nette encore au tournant du siècle, participent à l'émergence, en littérature, d'un intérêt de plus en plus marqué pour une vieillesse nouvellement conçue comme une période de vie à part entière, jusqu'à l'apparition, au début du XXème siècle, de fictions centrées d'une manière jusqu'alors inédite sur l'intériorité de personnages vieux ou vieillissants. Des fictions qui rompent avec les topoï littéraires nettement stéréotypés qui dominent les siècles précédents, comme le vieux sage, vieillard idéal de l'imaginaire romantique, ou son antithèse, le barbon ridicule du théâtre du XVIIème siècle. Les parcours de ces protagonistes et leurs désarrois deviennent des problématiques littéraires au même titre que ceux de l'adolescence, dont les récits fleurissent d'ailleurs en Europe dans la première moitié du XXème siècle. Des œuvres telles que la nouvelle du médecin Tchekhov en Russie *Une Banale histoire* (1), celles de Zweig en Autriche *La Confusion des sentiments* (2) et *Destruction d'un cœur* (3) ou de Mann *La Mort à Venise* (4) en Allemagne, jusqu'à la trilogie de romans plus récents *Molloy* (5), *Malone meurt* (6) et *L'Innommable* (7) de Beckett, témoignent de la manière dont les troubles propres à la vieillesse s'affirment comme sujets littéraires à part entière, et sont fréquemment associés à d'autres psychopathologies alors récemment mises à jour par les sciences psychologiques en plein essor (jalousie, somatisation,...) et, pour les plus tardives de ces œuvres, à l'importance accrue accordée aux phénomènes inconscients (transferts, homosexualité refoulée...) depuis l'avènement de la psychanalyse.

Dans le contexte du développement de romans et de nouvelles de la conscience, qui délaissent l'action et l'événement au profit de la représentation du quotidien, de ce qu'on a appelé "l'insignifiant", et de la vie intérieure, le thème du vieillir offre l'occasion, à travers des protagonistes impuissants à agir (au sens romanesque du terme), de traiter le lien de la conscience au corps avec la puissance tragique et moderne propre au cas limite.

---

\* Journées d'échanges de novembre 2013.

\*\* 135, boulevard Charles de Gaulle, 37540 Saint-Cyr-sur-Loire.

Le parallèle esthétique et philosophique qui peut être établi entre le célèbre récit de Kafka *La Métamorphose* (8), et les nouvelles de Svevo *Le Bon vieux et la belle enfant* (9), de Zweig *Destruction d'un cœur*, ainsi que plus tardivement les romans de Beckett *Malone meurt*, puis de Chevillard *Mourir m'enrhume* (10), met en évidence à la fois la manière dont la littérature moderne a pu investir en Europe la problématique du vieillissement, et la progression somme toute logique du traitement du sujet au cours du XX<sup>ème</sup> siècle. Plus précisément, le parallèle suggère comment le traitement littéraire de ce que l'on pourrait appeler la vieillesse postchrétienne peut donner lieu, chez des contemporains de Kafka, à un récit de métamorphose qui partage des jalons fictionnels majeurs avec le roman du Pragois - notamment l'expérimentation de sensations inédites et inquiétantes, l'impression d'étrangeté du corps, et jusqu'à la discrète inhumanité des personnages métamorphosés - puis comment cette conception du vieillir en métamorphose conserve ses fondements à travers la modernité narrative de Beckett et à travers la perturbation, plus ludique encore et aux accents postmodernistes, des conventions narratives et linguistiques, osée par Chevillard.

La métamorphose, chez Kafka - à l'instar de nombreux mythes antiques dans la littérature européenne de la même époque - est l'objet d'un réinvestissement littéraire qui tout à la fois profite de la puissance mythique du sujet (qui participe notamment de la profondeur et de la teneur tragique du récit) et relève d'une démythification : le motif subit une désacralisation liée d'une part à la dominante réaliste du récit (ou forme de négation, par contamination, du fantastique), d'autre part à l'absence d'indignation de la raison (autre modalité de négation du fantastique dans la fiction). Chez les contemporains de Kafka que sont le Triestin Italo Svevo et le Viennois Zweig - deux écrivains aux langues d'écriture différentes, mais tous deux citoyens du grand Empire austro-hongrois -, l'écriture du vieillir prend ponctuellement la forme, mais de manière marquée, d'une poétique de la métamorphose : une métamorphose alors conçue à la fois comme un phénomène fantastico-symbolique (hérité d'un folklore multiculturel et d'un topos littéraire vivace dès l'antiquité), et comme une manifestation naturelle propre au cycle du vivant (dont l'un des théoriciens les plus célèbres parmi les hommes de lettres est l'allemand Goethe avec sa *Métamorphose des plantes*). Loin d'être inédite en ce premier XX<sup>ème</sup> siècle, l'association du vieillir à l'idée de métamorphose apparaît par exemple de manière récurrente, voire obsessionnelle chez le Français Proust, qui affectionne dans la *Recherche* les métamorphoses de dégradation. Nous distinguons cependant dans les écrits du vieillir de Svevo et de Zweig, de Beckett, puis de Chevillard, une métamorphose proprement *kafkaïenne*, en ce sens qu'ils donnent à voir dans leurs récits, comme le Pragois, les désarrois d'une individualité métamorphosée, prisonnière d'un corps qui lui semble étranger et paradoxalement rendu, par le biais même de cette étrangeté, plus que jamais palpable : un corps qui s'impose à la conscience justement en tant qu'il en semble irrémédiablement séparé.

Le début du roman de Kafka *La Métamorphose* narre la découverte et l'acceptation progressive, par le protagoniste, d'un nouveau corps dont il expérimente les sensations inédites, les douleurs inconnues, et le mode contraignant de mobilité. De même, chez ses contemporains Svevo et Zweig, les protagonistes vieillissants sont à l'écoute d'un corps dont le fonctionnement de plus en plus chaotique le rend étranger à la conscience qu'il loge. Le "bon vieux" de la nouvelle de Svevo trouve ainsi, à mesure qu'il s'affaiblit, "le temps d'épier les pulsations incertaines de son cœur, et son souffle bruyant, pénible". L'épisode de la "destruction du cœur" de Salomonsohn, héros de la nouvelle de Zweig,

inspire le même rapprochement : le vieil homme, seul dans une chambre, subit sa métamorphose intérieure en même temps que l'indifférence de sa femme et de sa fille qu'il entend, dans la pièce attenante, converser légèrement. "Le vieil homme avait déboutonné vivement son veston et son gilet : son corps ballonné tremblait lourdement et comme une masse informe, sous le gonflement de sa chemise". (...) et plus loin : "Le vieil homme gisait là, les yeux fermés, et toute sa force d'attention était concentrée sur ce qui le tirailait et le consumait ainsi doucement" (...) "Quelque chose s'accomplissait, tandis qu'il était ainsi couché et que, furieusement, il passait en revue son existence. Quelque chose touchait à sa fin. Qu'est-ce qui se passait ? Il était là à guetter et à épier en lui-même".

L'isolement des vieux, au repos dans une chambre - isolement épisodique chez Zweig et chez Svevo puis permanent dans les fictions de Beckett et de Chevillard - est ponctué de la visite des rares valides dont ils sont, comme Gregor Samsa devenu cancrelat, dépendants. Toujours comme Gregor Samsa, les personnages vieillissants sont contraints à la solitude et à une forme de passivité par un corps (entravant, peu fonctionnel, voire presque inerte dans les fictions de Beckett et de Chevillard) dont ils sont prisonniers. Le protagoniste paralytique de *Mourir m'enrhume* évoque un "corps fossile" dans lequel il est "pris jusqu'au cou" (12). Le narrateur du *Malone meurt* de Beckett indique quant à lui, avec cette distanciation de l'esprit propre à nombre de récits du vieillir et du mourir au XXème siècle : "mon corps est ce qu'on appelle, peut-être à la légère, impotent. Il ne peut pour ainsi dire plus rien" (13). On note dans les quatre fictions une confusion de la chambre et du corps en une unique cellule (l'impotence momentanée ou permanente du corps induisant aussi l'effet de réclusion). L'assimilation du corps à la chambre-prison est particulièrement évidente dans le roman de Beckett où cette chambre, qui semble à Malone aussi familière et étrangère (à la fois) que son propre corps, est l'objet comme lui d'investigations mentales récurrentes visant à l'identifier, à la localiser et à en cerner les limites. Dans ces récits d'isolement, que sont aussi les nouvelles de Zweig et de Svevo, l'extérieur devient pour les personnages vieillissants, comme pour le héros de Kafka, accessible aux sens de manière parcellaire, à travers des sonorités, des entrebâillements de portes ou de fenêtres. S'ensuit une distorsion du temps, alors perçu uniquement à travers les indices du cycle quotidien (odeurs de repas, luminosité...).

Cette situation de réclusion de la conscience implique une réduction des attentes autour des besoins physiques fondamentaux (notamment la nourriture) - besoins qui constituent en même temps le fil ténu et néanmoins tenace qui continue de lier cette conscience au corps qui la loge. On remarque ainsi, du fait de ce resserrement autour de besoins naturels primordiaux, voire vitaux, un rapprochement de la conception du vieillir avec une forme d'animalité. Autre point de rencontre, bien sûr, avec le chef-d'œuvre de Kafka. Un passage du roman de Chevillard soude ainsi le regard nouveau porté par le personnage sur son corps, et par extension sur l'aspect physique des humains, avec le regard extérieur et étranger que l'homme porte d'ordinaire sur les corps animaux. S'adressant à un abbé qui, heurté pas ses propos jugés obscurs sur l'animalité, tente de le persuader de la perfection du corps humain, Monsieur Théo lance ainsi : "Je constate surtout que vous et moi et Suzie Plock et le reste de nos contemporains sommes affligés d'un nez ridicule ! (...) et puis, l'être humain n'a pas du tout un physique de violoniste, ça saute aux yeux quand il copule ! Un peu de tenue, l'abbé, et comprenez mon air absent quand il est question de l'homme..." (14). On retrouve quelques décennies plus tôt, dans le roman de Beckett, des traces de cette assimilation, ou plus justement de cette réintégration, à travers l'expérience du vieillir, de l'homme à une Nature nouvellement conçue

comme non irrémédiablement hiérarchisée : Malone, pour passer le temps, parallèlement à sa démarche tout aussi totalisante de recensement de ses possessions, entend de se raconter des histoires qui auraient chacune respectivement pour objet central un humain, un animal et une chose. Ce regroupement universaliste est une manière de réinscrire l'homme dans une totalité signifiante, en tant qu'élément non désincarné de cette totalité, en même temps qu'il souligne la manière dont l'expérience du vieillir ultime semble incarner cette réalité totale : Malone expérimente l'inertie du minéral (voire la dilatation inconsciente du végétal), la soumission aux règles de l'animalité, et les errements de la conscience dont l'écriture est bien un outil de témoignage propre à l'homme. Des ponts comparables sont également déjà discrètement jetés par Svevo et par Zweig, au début du XX<sup>e</sup> siècle : l'expérience du vieillir inspire au "bon vieux" de la nouvelle du Triestin une fable animalière du type de celle dont nombre de protagonistes de Svevo sont d'ailleurs friands (à l'instar de leur auteur), fable qui met en scène des chats et des rats et qui apparaît comme la seule forme d'expression possible d'une morale que le personnage vieillissant tente de transmettre à la jeunesse. Un peu plus tôt dans le récit, l'angine de poitrine que subit le vieil homme est imagée dans son délire par un rat qui pénètre dans son corps jusqu'à son cœur (15). Chez Zweig enfin, la destruction du cœur que la nouvelle annonce par son titre (*Untergang eines Herzens*) métaphorise certes le meurtre freudien du père (du point de vue de la victime) autant qu'elle peut être perçue comme la destruction de ce qui distinguerait l'homme de l'animal, autrement dit comme un passage à un état d'indifférence métaphysique. Ces passerelles n'ont pas pour dessein de représenter le vieillir sous la forme d'un retour dégradant à un état d'animalité, mais bien plutôt comme une expérience de lutte entre l'humain et l'animal, propre à symboliser la lutte séculaire opposant l'individualité animée à la finitude corporelle, dans un contexte déchristianisé : dans la littérature européenne, le vieillir s'affirme ainsi fréquemment, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, comme une rivalité laïcisée - souvent même douloureusement laïcisée - de l'âme et de la chair. Avec encore un certain lyrisme, mais teinté d'ironie, chez Zweig, avec la lucidité psychologique d'un Svevo, à travers la modernité du long monologue intérieur consigné sur cahier imaginé par Beckett ou encore à travers la mise en place du récit d'agonie absurde d'un personnage dont mourir serait la vocation (manquée) (16) chez Chevillard, les récits du vieillir que nous considérons mettent chacun en scène une âme recroquevillée qui ne sait où se réfugier dans un corps qui tout à la fois constitue sa geôle et menace de sombrer en l'emportant dans sa finitude. C'est dans cette indétermination entre solidarité et désolidarisation que se mesure la contamination au vieillir d'une vision déchristianisée du mourir : l'âme et le corps apparaissent dans ces écrits comme deux entités distinctes mais tragiquement solidaires ; en conflit, à l'évolution propre, mais vouées à une fin conjointe. Les désarrois suscités par ces paradoxes sont proches (dans leur réalisme et dans la singulière contradiction de leur banalité et de leur tragique absurde) de ceux qu'a imaginés Kafka à travers l'aventure d'un employé modèle qui se découvre un matin transformé en cafard de taille humaine.

La problématique commune qui se dégage de la confrontation des récits de Zweig, de Svevo, de Beckett et de Chevillard au roman de Kafka, est donc celle de la localisation du "je" dans un corps étranger ou démissionnaire. Chez Svevo et chez Zweig, cette problématique se dessine à travers un jeu de vases communicants, de démissions et de réveils successifs du physique (douloureux ou apaisé) et de la conscience (également douloureuse ou apaisée). Chez Beckett et chez Chevillard, ce ne seront pas tant les situations que les mots, la syntaxe même qui porteront et exprimeront la complexité de la

tumultueuse relation du corps et de la pensée. Les modifications de perception du corps s'expriment aussi plus nettement dans ces œuvres. L'impression nouvelle d'étrangeté du corps est ainsi exprimée en ces termes par le Malone de Beckett : "Mon corps ne se décide pas encore. Mais je crois qu'il pèse davantage sur le sommier, s'étale et s'aplatit" (17) ; cette impression de dilatation surprend d'autant plus le vieil homme qu'elle va à rebours de l'apparence recroquevillée communément attachée aux vieillards. Le processus de séparation précoce de l'esprit et du corps, par lequel ces auteurs illustrent le vieillir, passe par l'éloignement progressif des extrémités au regard du centre perceptif : "Tout tire vers le large le plus proche, et mes pieds notamment, déjà en temps normal tellement plus loin de moi que tout le reste, de ma tête je veux dire, car c'est là où je me suis réfugié, pas d'erreur, mes pieds me font l'effet d'être à plusieurs lieues, et pour les ramener jusqu'à moi, pour les soigner ou les nettoyer, il me semble que je n'aurais pas assez d'un mois, à compter du moment où je les aurais repérés" (18). À la dilatation du corps du vieillard de Beckett correspond parfois chez Chevillard, au contraire, un mouvement de réduction, de rétraction, voire de fusion : "ma vue raccourcit pour de bon, mes yeux titillés reculent dans leurs orbites, finirai-je par les avaler ronds ?" (19). Plus loin, le narrateur évoque ses oreilles comme faisant partie de son nez. Avec beaucoup d'humour, Chevillard fait pourtant aussi évoquer à son personnage, Monsieur Théo l'extraordinaire dimension du corps (en termes de longueur, mais aussi de profondeur et de structure dédaléenne) dont une majeure partie reste étrangère à la conscience : "l'introspection rebrousse chemin après trois mètres d'intestins grêles, mettez-vous à sa place" (20). On retrouve également suggéré chez Chevillard, comme chez Beckett, un éloignement progressif, jusqu'à la désunion, des extrémités du corps : "depuis longtemps je ne vois plus mes pieds. Je pense qu'ils émergent au bout du lit comme des mains de noyé... alors toute ma vie me revient en mémoire..." (21) (notons qu'à travers cette image, la réunion de la tête - incarnant la pensée - et des pieds redonne symboliquement une unité à l'existence) - puis plus loin encore : "de mes pieds aucune nouvelle". Dans *Féeries anatomiques* (22), Michel Onfray évoque la vieillesse comme une des deux extrémités de l'existence où l'homme se retrouve projeté, par une vision traditionaliste ou conservatrice, en périphérie de lui-même. Or, on retrouve dans chacun des récits du vieillir que nous considérons, du début à la fin du XXème siècle, une telle dialectique du dedans et du dehors, de la frontière : les images d'une conscience coincée à l'intérieur d'un corps défaillant ou rejetée impuissante en sa périphérie illustrent les désarrois qui naissent du conflit entre une vision traditionaliste du mourir (qui suscite un apaisement grâce à l'idée d'immortalité de l'âme) et une vision moderne, que l'on pourrait qualifier de désillusionnée mais qui est aussi ouverte sur de nouveaux possibles. Dans ces œuvres semblent se côtoyer l'impression d'inéluctabilité, de destin sur lequel l'individu n'a pas prise, de devenir du corps qui échappe à tout libre arbitre, et la possibilité moderne d'une réappropriation du vieillir, notamment à travers la maîtrise du quand et comment mourir. Cette quête de contrôle, que l'on peut rapprocher de la manière dont, chez Kafka, l'homme-cancrelat découvre et cherche à maîtriser les modalités fonctionnelles de son nouveau corps, implique aussi une douloureuse solitude ontologique.

L'écriture du vieillir, dans ces quelques récits de la première et de la seconde moitié du XXème siècle, s'apparente à une tentative de réduction de l'homme à l'indivisible : tentative qui passe tantôt par une réduction de l'individu à sa seule conscience, tantôt par une réduction à son seul corps - indécision qui révèle l'achoppement de cette tentative de réduction de l'humain à l'éternelle question de son essence, qui semble ne pas être une.

Ainsi la localisation du “je” peut-elle être exprimée par le héros de Zweig en ces termes : “je ne suis qu’une chair douloureuse, sentait-il (23), je ne suis que cela, rien que ce morceau de peau brûlante” (24), comme elle peut prendre cette forme chez Beckett : “Je ne parlerai pas de mes souffrances. Enfoui au plus profond d’elles, je ne sens rien. C’est là où je meurs, à l’insu de ma chair stupide” (25) - sans que ces deux modes de localisation s’avèrent antagonistes. Ils révèlent au contraire par leur proximité de ton une même quête, menée à travers l’écriture du vieillir, du plus petit dénominateur commun au corps et à la conscience. La localisation ou identification du “je” constitue bien aussi un des enjeux du roman de Kafka : où est Gregor Samsa ? Son corps changé fait-il de lui un autre ? Les changements d’envies, de désirs et de goûts qu’implique ce nouveau corps font-ils de lui un autre ? Le regard écœuré, terrifié ou méprisant de ses proches sur lui fait-il de lui un autre ? Des questionnements identiques touchent au devenir de l’identité dans la vieillesse : la conscience vieillit-elle avec le corps ? Si l’intellect et l’affect semblent pouvoir vieillir avec lui - comme en témoignent respectivement les fictions de Svevo et de Zweig - existe-t-il une essence primitive, indivisible, inaliénable du soi, qui résisterait à la métamorphose du vieillir ? Comme chez Kafka, ces questionnements restent en suspens du fait de la permanence, jusque dans la métamorphose, d’une solidarité ou interrelation - parfois discontinue - du corps et de la conscience.

C’est sans doute, aussi, en vertu de cette forme de solidarité - pour une part subie - qu’on remarque chez les personnages de vieillards de ces écrivains du début, du milieu, et de la fin du XX<sup>ème</sup> siècle, comme dans le récit de Kafka, un effet d’attachement au corps-prison : sentir le corps est rassurant, même dans la souffrance. Il s’agit là d’un des autres nombreux rapprochements qui méritent développement mais que l’on se contentera d’esquisser, pour finir, entre le traitement du vieillir dans quelques œuvres de la littérature européenne du XX<sup>ème</sup> siècle et la fiction de Kafka. Plusieurs sentiments antagonistes naissent en effet de ces situations comparables de métamorphose : notamment celui en vertu duquel les personnages sont, certes, emprisonnés dans leurs corps, dépendants des autres, mais aussi libérés de nombre de responsabilités, parmi lesquelles le travail, mais aussi le savoir-vivre, voire la morale. Le vieillir apparaît donc en partie comme un atout pour ces personnages qui partagent avec les héros jeunes de Svevo en général, mais aussi de nombre de ses contemporains européens dont plusieurs sont regroupés par Philippe Chardin autour de la notion hégélienne de “conscience malheureuse” (26), une résistance à l’engagement et aux responsabilités.

Par ailleurs, l’écriture de la vieillesse comme un état de réclusion (par le corps et, de fait, au regard de la vie sociale) rejoint, certes, la conception mythique de la métamorphose comme enfermement de la nature dans une nouvelle forme. La métamorphose se superpose à la nature véritable, qui continue d’exister : on observe bien dans les récits du vieillir de contemporains de Kafka, comme chez des écrivains plus tardifs, la conservation de cette composante tragique traditionnelle des mythes de la Métamorphose. Mais toujours à l’instar de Kafka, ces récits proposent aussi un dépassement de la métamorphose classique ou “superpositionnelle”. En effet, le rapprochement des œuvres de Svevo, de Zweig, puis de Beckett et enfin de Chevillard au roman de Kafka se justifie également au regard, dans les deux cas, du caractère révélateur de la métamorphose qui constitue un apprentissage de soi et du rapport aux autres. Claude David, dans sa préface à *La Métamorphose* de Kafka, note comment la démarche de l’écrivain pragois se distingue de la tradition et fait remarquer que dans son récit, “la métamorphose révèle une vérité jusqu’alors méconnue, les conventions disparaissent, les masques tombent”

(27). La transformation que constitue le vieillir prend déjà une dimension semblable dans des récits du début du XXème siècle d'auteurs contemporains de la composition de *La Métamorphose*, qui inaugurent un véritable intérêt littéraire et psychologique pour le vieillir : pour ne donner qu'un seul exemple, dans la nouvelle de Svevo, il n'est pas anodin que lors de leur dernière entrevue, la "belle enfant" ose réclamer une augmentation de sa rente au "bon vieux" affaibli, révélant la nature de leur relation, jusqu'alors restée implicite. C'est dans ce cadre révélateur - la métamorphose conçue non plus comme un travestissement épousant la nature de l'être, mais comme le processus qui fait devenir réalité la vérité - que s'inscrit aussi le réveil chaotique, dans ces récits, d'une sexualité parfois jusqu'alors endormie. Ainsi en est-il, dans la nouvelle de Kafka, de la sexualité refoulée de Gregor, qui longtemps endiguée dans la gravure de la dame au manchon, s'éveille par la métamorphose en désirs obscurs et confus. Les appétits se confondent, de même que, chez les vieux des œuvres littéraires que nous considérons, la pulsion de vie et le désir de jeunesse, laissant une large place aux instincts, engendrent un retour des désordres adolescents.

Enfin, le pathétique et la violence de la métamorphose de Gregor en cancrelat ont ceci de commun avec plusieurs récits modernes du vieillir qu'ils n'inspirent pas la compassion du lecteur, et c'est ce qui a notamment contribué dans le roman de Kafka à laisser la critique perplexe en 1915. Le traitement moderne de l'horreur place Samsa au-delà de la pitié. Le même phénomène est observable dans le traitement littéraire du vieillir chez Svevo et chez Zweig mais aussi, plus tard, et de manière plus nette encore, chez Beckett puis chez Chevillard : la solitude des protagonistes, leur égocentrisme, leur métamorphose même leur confèrent une forme d'inhumanité qui empêche la compassion. La lucidité, la distance voire le regard ironique du narrateur sur le personnage ou du narrateur-personnage sur lui-même participent de cette absence de pathos. On note d'ailleurs davantage de distance et d'ironie chez Beckett ou chez Chevillard, (et, comme chez Kafka, une absence d'indignation) avec notamment pour cause l'absence de séparation de point de vue narrateur/personnage : dans ces récits à la première personne, les protagonistes prennent en charge et assument eux-mêmes la prise de distance et l'humorisme (au sens pirandellien du terme). Mais l'humour participe bien du tragique de ces fictions en ce sens qu'on peut appliquer sans conteste aux quatre récits du vieillir du XXème siècle que nous avons confrontés l'expression de Romain Rolland qui voyait dans la nouvelle de Zweig *Destruction d'un cœur* l'une des plus "lucides tragédies de la vie moderne, de l'éternelle humanité" (28).

## NOTES

- (1) TCHEKOV A. - *Une banale histoire (Skoutchanïa historia, 1889)*, traduit du russe par Édouard Parayre, revu par Lily Denis, Gallimard, Paris, 1996.
- (2) ZWEIG S. - *La Confusion des sentiments (Verwirrung der Gefühle, 1927)*, traduit de l'allemand par Olivier Bournac et Alzir Hella, Librairie Générale Française, Paris, 1991.
- (3) ZWEIG S. - *Destruction d'un cœur (Untergang eines Herzens, 1926)*, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Belfond, Paris 1987.
- (4) MANN T. - *La Mort à Venise (Der Tod in Venedig, 1922)*, traduit de l'allemand par Félix Bertaux et Charles Sigwalt, Librairie Générale Française, Paris 1997.
- (5) BECKETT S. - *Molloy*, Minuit, Paris, 1982.
- (6) BECKETT S. - *Malone meurt*, Minuit, Paris, 1951.
- (7) BECKETT S. - *L'Innommable*, Minuit, Paris, 1983.

- (8) KAFKA F. - *La Métamorphose (Die Verwandlung)*, 1915), traduit de l'allemand par Claude David, Gallimard, Paris, 1989.
- (9) SVEVO I. - *Le Bon vieux et la belle enfant (Novella del buon vecchio e della bella fanciulla)*, composée en 1926 et publiée en 1929 à titre posthume), traduit de l'italien par Paul-Henri Michel, Angélique Lévi et Jeanne Modigliani, Seuil, Paris, 1966. Italo Svevo imagine des protagonistes de plus en plus matures à mesure qu'il vieillit lui-même (octroyant même généralement, sur ce point, une belle longueur d'avance à ses personnages ...). On peut évoquer, parmi ses nouvelles et romans, *Court voyage sentimental*, *Vin généreux*, *Une farce réussie*, et le roman inachevé *Il Vegliardo* qui devait constituer une suite à la célèbre *Conscience de Zenon*. Parmi les nombreuses comédies du Triestin, est à retenir *La Régénération*, parodie faustienne dont le personnage principal expérimente "l'opération-miracle" d'implantation de glandes de singe du chirurgien Voronoff.
- (10) CHEVILLARD E. - *Mourir m'enrhume*, Paris, Minuit, 1987.
- (11) SVEVO I. - *Le Bon vieux et la belle enfant*, p. 66. "Il vecchio ora trovava il tempo di sentire la pulsazione malsicura del proprio cuore e il proprio respiro affaticato e rumoroso", *Opere*, Dall'oglio editore, Milano, 1962, p. 994.
- (12) CHEVILLARD E. - *Mourir m'enrhume*, p. 52.
- (13) BECKETT S. - *Malone meurt*, p.18.
- (14) CHEVILLARD E. - *Mourir m'enrhume*, p. 50-51.
- (15) SVEVO I. - p. 27. L'angine de poitrine est une des affections variées évoquées dans l'œuvre du Triestin, aux côtés, notamment, de nombre de maladies alors dites "nerveuses". Le monde médical est omniprésent dans les écrits de Svevo, dont les thèmes de la maladie et de la sénilité sont des constantes. Les personnages de médecins, traités avec une ironie toute particulière, permettent l'évocation de nombreux maux et remèdes qui révèle un écrivain très au fait de l'actualité scientifique de son temps et particulièrement conscient, malgré son regard critique à l'égard des médecins, des bonds effectués par la science médicale entre la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et le début du XX<sup>ème</sup>. En témoigne l'organisation en août 2009, par la ville de Trieste, d'une manifestation intitulée "Italo Svevo e la medicina", présentant des conférences, des lectures d'œuvres, et une exposition de documents inédits à propos des pratiques thérapeutiques contemporaines de l'écrivain.
- (16) L'idée est présente chez Chevillard de la perte, dans la vieillesse, d'une autonomie face au mourir : en perdant la possibilité d'agir, le personnage perd de fait la possibilité de mourir "librement". S'ensuit une foule de remarques mettant en lien le vieillir et le mourir, qui contiennent dans leurs paradoxes tout l'humour de leur auteur : "vieillir n'en finit pas" (p. 36-37), "Suis-je déjà trop vieux pour mourir ?" ou "mourir suppose des compétences. Je m'y mets trop tard" (p. 37), "quitter ce corps condamné" (p. 90), "j'ai failli mourir de vieillesse" (p. 101-102), etc.
- (17) BECKETT S. - *Malone meurt*, p. 39.
- (18) *Ibid.* p. 99.
- (19) CHEVILLARD E. - *Mourir m'enrhume*, p. 65-66.
- (20) *Ibid.* p. 30.
- (21) *Ibid.* p. 66.
- (22) ONFRAY M. - *Féeries anatomiques, généalogie du corps faustien*, Grasset, Paris, 2003, p. 121.
- (23) Soulignons ici l'emploi du verbe "sentir" qui exclut l'idée de pensée.
- (24) ZWEIG S. - *Destruction d'un cœur*, p. 44.
- (25) BECKETT S. - *Malone meurt*, p. 19.
- (26) CHARDIN P. - *Le roman de la conscience malheureuse*, Droz, Genève, 1998.
- (27) DAVID C. - Préface à *La Métamorphose* de Franz Kafka, Gallimard, Paris 2000 (1989), p. 7.
- (28) ROLLAND R. - Préface à la première édition française d'*Amok (Der Amokläufer)* en 1926, reprise dans l'édition de 1993 et 2013, LGF, Paris.

## VIEILLESSES KAFKAÏENNES DANS DES RÉCITS DU XXÈME SIÈCLE

### RÉSUMÉ

*À travers des nouvelles et romans de Svevo, Zweig, Beckett et Chevillard, il s'agira de suggérer un parallèle esthétique et significatif entre certains traitements littéraires du vieillir au cours du XXème siècle et la portée du célèbre récit de Kafka La Métamorphose (Die Verwandlung): l'expérimentation de sensations inédites et inquiétantes, l'impression d'étrangeté du corps, jusqu'à la discrète inhumanité des personnages métamorphosés.*

### SUMMARY

*Through short stories and novels by Svevo, Zweig, Beckett and Chevillard, the aim of this paper will be to suggest an esthetic and significant parallel between certain literary treatments of the old age during the 20th century and the impact of the famous novel of Kafka, Die Verwandlung : the experiment of new and disturbing sensations, the impression of strangeness of the body, until the discreet inhumanity of the transformed characters.*

